

Migrations

Acculturation



Synchrétismes

Avec le soutien du Conseil régional de Bretagne, du Conseil général du Finistère, de Brest métropole océane, de la Faculté des Lettres et Sciences humaines et de l'Institut des Sciences de l'Homme et de la Société de Brest, du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (DREIC) et de l'Université Nationale Autonome du Mexique

Responsable des publications CRBC : Jean-Christophe Cassard

Mise en page : Claude Roy

En couverture : *Vagabundo*, Remedios Varo, 1957 ; maquette de Gilles Couix. *Remedios Varo. Catálogo Razonado*, 4^e ed., Era, 2008 (1^{re} ed. 1994, Ricardo Ovalle, Walter Gruen et al.). Tous droits réservés.

Centre de Recherche Bretonne et Celtique
20 Rue Duquesne, CS 93837
29238 Brest Cedex 3
www.univ-brest.fr/Recherche/Laboratoire/CRBC

ISBN : 978-2-901737-97-1

© 2012

Sommaire

Table des sigles	10
Remerciements	11
Introduction	15
Résumés des communications	19

Alfredo LÓPEZ AUSTIN

Quelques mots en guise d'ouverture de ce colloque : l'accélération de la mutation culturelle	41
---	----

Des mythes fondateurs aux politiques fondatrices de nouvelles cultures

Jean-Christophe CASSARD

Des vigies muettes et prolixes à la fois depuis sept millénaires, les pierres levées de Bretagne	53
---	----

Martin F. RIOS SALOMA

L'incorporation de Grenade à la Couronne de Castille (1492-1499) : acculturation ou syncrétisme ?	77
--	----

Des voyages aux migrations : entre mythe et réalité

Nelly BLANCHARD

Le voyage dans trois autobiographies populaires en langue bretonne du XIX ^e siècle	99
--	----

Patrick JOHANSSON

La migration aztèque dans le <i>Codex Boturini</i>	115
--	-----

De la personne au personnage

- Efrain Franco FRÍAS
Malintzin – Marina – Malinche :
fonctions symboliques et historiques 149
- Sergio DELGADO
Variations sur le thème du captif 161

**Religions et réformes :
adaptation et intégration des pratiques**

- Jean-Yves CARLUER
Les recompositions contemporaines du protestantisme
français et les mutations de ses formes d'engagement
politique et social 175
- Hugo José SUÁREZ
L'évolution de la théologie de la libération
en Amérique latine 187

**Acculturation, hybridation, interculturalités :
entre tradition et transnationalité**

- Arlette GAUTIER
L'évolution des structures familiales aux Antilles
françaises et au Yucatan au prisme de l'interculturalité 211
- Jean-Claude GARDES
Sérieux allemand et légèreté française 227
- Cristina OEHMICHEN-BAZÁN
Le caractère multiculturel et pluriethnique
de la migration mexicaine aux États-Unis 243

**Des Caraïbes au Pacifique :
commerce et contrebande**

- Pierrick POURCHASSE
Le Danemark et la contrebande dans les Caraïbes
au XVIII^e siècle 263

- Guadalupe PINZÓN RÍOS
Les ports du Pacifique : une alternative commerciale
pour la Nouvelle-Espagne (XVIII^e siècle) 281

Migrations : du groupe à l'individu

- Philippe JARNOUX
Colonisation territoriale et migrations individuelles :
réalités politiques et humaines de la présence française
en Amérique au XVIII^e siècle 307

- Ivan VALDEZ-BUBNOV
Jean de Monségur : migration, acculturation et syncrétisme
aux origines du système naval de l'Espagne des Bourbons 319

**Temps et espaces dans les processus migratoires :
la reconfiguration de nouvelles identités**

- Elsa CARRILLO-BLOUIN
Des migrations temporaires aux naturalisations
pendant le XIX^e siècle au Mexique :
le premier pas vers une nouvelle identité ? 336
- Sara María LARA FLORES
Nouvelles formes d'occupation de l'espace rural
et nouvelles identités dans trois générations
de travailleurs indigènes au Mexique 355

**Le court terme : conserver ses pratiques
ou négocier les conditions d'une adaptation ?**

- Linda GUIDROUX
Maintenir, rejeter ou métisser ses particularités culturelles
en terre d'accueil pour une meilleure intégration ?
Le cas des Bretons du Québec 373
- Yvon LE BOT
Le printemps latino 393

venait simplement officialiser une plus ou moins grande intégration, comme une simple garantie.

Cependant, dans de nombreux cas, au XIX^e siècle, mais aussi à la fin de la période, la naturalisation peut représenter un refus de sa propre nationalité (ceux qui étaient poursuivis, les déserteurs, etc.), ou bien une assurance pour la famille. Elle peut être aussi une manière d'assurer le retour des enfants, envoyés faire leurs études à l'étranger, commentaire qui d'ailleurs apparaît souvent sur les listes étudiées. Cependant, habiter dans le Mexique du XIX^e siècle en étant étranger permettait aussi une plus grande liberté d'action et de circulation, non seulement à l'intérieur du pays mais aussi au travers des frontières nord et sud. Ceci a été le cas également des populations indiennes du Nord du Mexique pour qui le passage de la frontière au sein de leurs propres peuples et de leurs territoires était permis, à condition de ne pas « semer le trouble », et jusqu'à une époque assez récente (1960-1970).

En fin de compte, nous voyons qu'en général ceux qui se naturalisent le plus facilement et le plus « en masse », sont les personnes qui proviennent de pays plus démunis que le Mexique : l'Amérique centrale, la Chine (à l'époque), ou un Liban en conflit. En extrapolant les situations (même s'il fallait consulter les dossiers individuels), on peut dire que les Européens qui se naturalisaient étaient aussi des personnes qui n'avaient rien de plus à gagner dans leur pays ; ou bien, qui avaient tellement d'intérêts sur le territoire mexicain, que la naturalisation, au moins des enfants, permettait de protéger la plus ou moins bonne situation qu'ils avaient réussi à construire. C'est certainement le cas de Joseph-Yves Limantour, qui a fait fortune au XIX^e siècle entre le Mexique et la France, ce qui permit plus tard à son fils José-Yves Limantour de devenir l'un des plus connus ministres des Finances mexicains²⁵.

25. E. CARRILLO-BLOUIN, « Les Bretons au carrefour des batailles locales et internationales sur la frontière Nord-Ouest entre le Mexique et les États-Unis (1850-1911) », *op. cit.*

Nouvelles formes d'occupation de l'espace rural et nouvelles identités dans trois générations de travailleurs indigènes au Mexique

Sara María LARA FLORES

Sociologue

IIS, UNAM

Cette communication porte sur la population indienne qui fait massivement partie de ces flux migratoires en direction des zones vouées au Mexique et aux États-Unis à l'agriculture intensive. Pour saisir cette forme de mobilité, il faut prendre en compte non seulement le déplacement de ces saisonniers depuis leur résidence vers le lieu de travail mais aussi leur mouvement constant entre diverses zones productives en fonction du temps des récoltes des produits maraîchers ainsi que leur installation dans certains de ces lieux où ils vont travailler.

Dans la vie des migrants quel sens sur le plan social et culturel prennent cette mobilité et cette installation dans un ailleurs ? Telle est la question centrale à se poser qui débouche sur une série d'interrogations : comment s'est transformé leur « mode de vie » ? Qu'en est-il des formes de communication qu'ils ont dû adopter ? Qu'en est-il aussi de leurs diverses appartenances identitaires ? Et cela à mesure qu'ils traversent des frontières géographiques certes mais aussi culturelles, et qu'ils créent des liens avec d'autres groupes sociaux, parfois seulement différents, mais parfois hostiles à cause de leurs caractéristiques ethniques.

À partir d'une étude généalogique de familles de saisonniers originaires d'un village de l'État d'Oaxaca, j'ai reconstruit l'histoire de quatre générations de travailleurs agricoles. Elle montre les changements

dans l'organisation des déplacements, ou des divers itinéraires, pour ceux qui circulent d'un lieu à un autre, et dans la création de nouvelles identités.

Contexte

Il s'agit d'une migration de journaliers qui intègre des individus, hommes et femmes, et des familles. La plupart sont des Indiens venant des régions les plus pauvres et les plus marginalisées du Mexique.

Elle concerne, selon les estimations, plus de deux millions de personnes qui doivent quitter leur lieu de résidence à cause de la détérioration de l'agriculture traditionnelle (maïs, haricot et autres produits de base) qui ne garantit plus l'autosuffisance alimentaire. Ceci s'explique en partie par la chute des prix au niveau international, des produits que ces agriculteurs cultivaient et qu'ils doivent maintenant importer¹. Il leur faut donc rechercher de nouveaux horizons. Nombreux sont les facteurs qui poussent les paysans les plus pauvres à émigrer et à se transformer en saisonniers : la politique agricole, comme le plan ALENA, le retrait de l'État dans sa fonction régulatrice, la détérioration des terres cultivées, la fragmentation excessive des parcelles entre les héritiers, le manque d'emplois alternatifs. Il faut inclure aussi la violence et l'influence des narcotrafiquants.

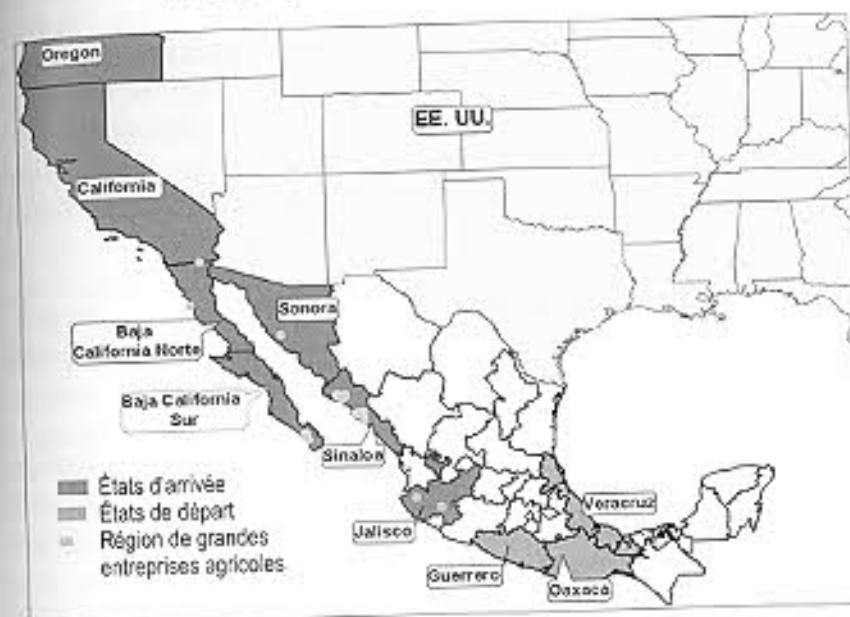
Ainsi nous avons d'un côté un ensemble de facteurs qui conduisent les paysans pauvres à quitter leur lieu d'origine et de l'autre des politiques agricoles qui favorisent le développement de la production pour l'exportation et donc l'apparition de zones d'agriculture intensive où s'accumulent les richesses productives (bonnes terres, eau, voies de communication, etc.) et les capitaux, agroindustriels et commerciaux. Cette dynamique touche principalement le Nord et ses États frontaliers comme la Basse-Californie, Sonora, Sinaloa, Tamaulipas, Chihuahua où se concentre la production des produits maraîchers et des fruits qui s'exportent vers les États-Unis.

Cet état de fait crée dans le territoire national des forces polarisatrices qui entraînent d'importants flux migratoires et des processus qui déterminent la circulation des travailleurs agricoles et parallèlement des espaces concurrentiels dans l'appropriation des ressources productives

1. Seulement au cours des dix dernières années, les importations de maïs ont augmenté de 143%, selon les chiffres donnés par l'Institut National de Statistiques et de Géographie (Inegi) et par le Banco de Mexico.

et de la force de travail. En effet, cette main-d'œuvre qui migre vers les zones de cultures intensives, que ce soit à l'intérieur du Mexique ou vers les États-Unis, est une population économiquement active qui cesse d'œuvrer dans la production d'aliments dans leurs propres régions.

États de départ et d'arrivée des ouvriers agricoles



Ce n'est certes pas une situation nouvelle. Elle a commencé à se mettre en place dans les années 60 et 70 du siècle dernier. Mais l'ouverture commerciale, les processus liés à la mondialisation et à la création de chaînes agroalimentaires articulant capitaux nationaux et internationaux, comme l'appauvrissement accentué du monde rural, ont conduit à intensifier la migration saisonnière, à complexifier les circuits migratoires en «raccordant» les mouvements internes, qui s'inscrivaient dans un plan local, régional, et national, aux migrations internationales.

Étude de cas généalogique

Les généalogies articulent les trajectoires individuelles et les destins collectifs, les histoires de vie racontées par chaque interlocuteur, et les événements plus généraux qui concernent toute une collectivité. Elles donnent de la visibilité aux relations entre temps et espace : les rythmes,

les flux et les séquences, qui s'observent à travers les générations successives, révèlent comment se combinent les contiguïtés spatiales et les continuités temporelles. Une perspective basée sur des processus et des dynamiques facilite la connaissance des faits sociaux².

Elles nous font comprendre également la manière dont un collectif se donne un « territoire » en s'appropriant les lieux qu'il occupe, ou que simplement il traverse, au cours de ses itinéraires et dont il fait « un territoire de circulation³ ». Il est intéressant de constater que ce processus d'appropriation diffère avec les générations et selon les processus adoptés, ce qui suppose installations, désinstallations, discontinuités et fragmentations. Le projet migratoire dont ils font partie articule ainsi diverses logiques de mobilité, des logiques façonnées par les différences de genre et de générations.

Par cette méthode, nous avons cherché à saisir comment des individus organisent leur mobilité en fonction de leur génération et de leur sexe.

Notre étude de cas se situe à Coatecas, une communauté d'Indiens zapotèques enclavée dans la région des Vallées centrales d'Oaxaca qui relève du district d'Ejutla de Crespo. C'est une région qui est limitée par la Sierra Sur et par le district de Mihuatlan.

Cette étude embrasse 14 généalogies construites à Coatecas, dont sont originaires les journaliers que nous avons retenus, ou en d'autres lieux d'implantation. Pour cette communication, je ne présenterai que la généalogie de Pedro Valterra⁴. Ce groupe familial comprend un total de 123 individus (87 de sexe masculin et 56 de sexe féminin) répartis en 5 générations : grands-parents, parents, *ego*, enfants et petits-enfants. Ce qui représente 25 unités familiales.

La première génération, les grands-parents d'*ego*, est née en 1882 ; puis vient la génération des parents et des oncles et tantes de *ego*, soit 11 personnes nées entre 1929 et 1938 ; celle d'*ego* ensuite qui comprend ses frères et sœurs et leurs conjoints, soit un total de 24 membres, le plus âgé est né en 1947 et le plus jeune en 1975. La génération des enfants, qui avec leurs conjoints représentent un total de 64 personnes, nées entre 1969 et 2005 ; enfin la génération des petits-enfants, 15 individus, nés entre 1992 et 2005.

Dans la génération des grands-parents, des parents et d'*ego*, la plupart de leurs membres sont nés dans le village même. En revanche, dans celle des enfants, 8% sont nés dans un autre État et dans la génération des petits-enfants, sur 10 enfants, 3 sont nés à Coatecas, 4 aux États-Unis et 3 dans d'autres États, qui sont des lieux de migration.

La génération des grands-parents et parents d'*ego* n'a pratiquement pas bougé sauf et principalement pour aller à Tapachula, dans le Chiapas, et travailler dans les champs de coton. Le premier à migrer dans le groupe familial est un grand-oncle de Pedro, qui, après avoir effectué plusieurs saisons dans le coton, devient recruteur (*enganchador*)⁵. C'est ainsi qu'il embauche 300 à 400 hommes et enfants, pour des saisons courtes de trois mois. En effet, la majorité de ces hommes possédaient de la terre à Coatecas.

Dans cette génération, tous parlaient leur langue, le zapotèque. Ils vivaient essentiellement de la terre et toutes leurs références culturelles étaient celles de leur lieu de naissance. Les femmes se chargeaient du travail de la maison et tissaient des *petates*⁶ tandis que les hommes cultivaient la terre ou étaient muletiers. Ils sont peu sortis de leur village.

Coatecas est un village d'Indiens zapotèques⁷ qui depuis le XV^e siècle, selon le titre le plus ancien, disposaient de terres relevant de la communauté, a par la suite bénéficié de la redistribution des terres et de la possibilité d'acheter celles qui avaient appartenu aux haciendas proches, ce qui a favorisé le développement de l'agriculture.

2. Ma Emmanuel MUNG, « La dispersion comme ressource », *Cultures et Conflits*, n° 33-34, 1999, p. 89-103 ; Alain TARRIUS, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, Paris, Éditions L'Aube, 2000.

3. TARRIUS, *op. cit.* ; Laurent FARET, « Mobilité spatiale et territorialité. De la diversité de formes de construction du rapport aux lieux », Séminaire PRISMA, Toulouse, 10-11 mai 2001.

4. Pedro Valterra, qui est un pseudonyme, est l'*ego* dans une généalogie établie à Coatecas.

Il est né en 1958, et au moment des entretiens, entre 2004 et 2005, il a 46 ans et sa femme 43. Ils ont sept enfants qui actuellement migrent en direction de divers endroits.

5. On appelle « enganchador » la personne qui embauche des gens dans leur village et les conduit sur leur lieu de travail.

6. Vient du nom nahuatl (*petatl*). Ce sont des tapis ou des nattes tissés à partir de palmes ou de roseaux.

7. Le dernier recensement de population en 2000 signale que 90% de la population parlent le zapotèque.

Durant des décennies, le village a pu vivre de ses produits agricoles, maïs, haricot, courge, pois chiche et arachide, dont la culture se combine avec l'exploitation de la *higuerilla* (le ricin)⁸ et le tissage de *petates*. Ses habitants étaient aussi des muletiers car du fait de la localisation du village, ils maintenaient une étroite liaison avec la Sierra Sur dans l'État d'Oaxaca où ils portaient leurs *petates* qui étaient fort appréciés dans la région pour le séchage du café et rapportaient du café et autres produits. Ils s'adonnaient aussi à l'élevage de vaches, chèvres, ânes et chevaux.

La détérioration de l'environnement, en grande partie provoquée par la culture de la plante de ricin, la surexploitation de la terre, la chute des prix des produits agricoles et de l'artisanat, la croissance démographique, qui allait de pair avec la fragmentation de la propriété entre les divers héritiers, étaient autant de facteurs qui allaient pousser les jeunes de cette époque à quitter le village à la recherche de nouveaux horizons.

Contrairement à d'autres villages des vallées de la région d'Oaxaca qui ont commencé très tôt à migrer vers les États-Unis dans le cadre du Programme Braceros⁹, soit parce qu'ils ne possédaient pas de terres, ou qu'elles étaient de mauvaise qualité, Coatecas a pu donner des moyens de vivre à sa population active à l'intérieur de ses limites jusqu'aux années soixante. À cette date, l'entreprise qui leur achetait la plante de ricin a fait faillite et le prix des *petates* et des produits agricoles a fortement baissé.

C'est alors qu'apprenant que la cueillette du coton à Tapachula réclamait des bras, des hommes, accompagnés par quelques femmes, ont commencé à quitter le village mais seulement pour des périodes courtes de trois mois, revenant au moment des récoltes du maïs. Il s'agit d'une première migration qui n'a pas duré longtemps car la baisse du prix du coton a conduit les producteurs à baisser aussi les rémunérations et au final à embaucher des Guatémaltèques qu'ils payaient moins.

8. Le nom scientifique est *Ricinus communis* L. *Euphorbiaceae*. C'est une plante que l'on utilise pour la fabrication d'huiles industrielles et autres produits.

9. Ce programme a fonctionné au Mexique entre 1942 et 1964. Il a permis à 4,58 millions de travailleurs de migrer légalement aux États-Unis, sans compter tous ceux qui y sont entrés illégalement. Seuls 814 337 ont choisi d'en faire leur lieu de résidence.

Avec cette baisse des salaires s'amorce un nouveau courant migratoire en direction du nord-ouest du Mexique. Selon les récits, on a vu le recruteur qui avait embauché les gens de Coatecas pour aller à Tapachula, revenir de Sinaloa avec ses fils, portant pantalon, bottes de cow-boy et chapeau aux larges bords, comme dans les westerns, alors qu'eux avaient des espèces de caleçons de coton et des *huaraches*¹⁰. Ceux qui arrivaient du Nord apportaient l'argent donné par les patrons pour payer les billets de train à ceux qui voulaient aller à Sinaloa.

Au début des années soixante-dix, beaucoup quittèrent Coatecas pour aller dans le nord-ouest du Mexique, malgré les mauvaises conditions de travail car les salaires y étaient plus élevés. Rapidement, le coton est entré en crise dans le Nord aussi à cause de la concurrence des fibres synthétiques. C'est alors que commence le boom de la production maraîchère qui introduit un changement dans le mode de culture.

C'est ainsi que la génération de *ego* voit le déclenchement de cette forme de migration qui concerne d'abord 31% des habitants du village partis vers le nord-ouest, Sinaloa ou Sonora, et plus tard 40% qui eux vont aller jusqu'aux États-Unis (Madera, Fresno, Oregon ou Washington). Les carences étaient telles dans la région que beaucoup se faisaient embaucher par les recruteurs. Hommes et femmes partaient avec leurs enfants et il leur fallait jusqu'à une semaine pour arriver sur le lieu de travail et s'y installer pour des périodes de six à huit mois.

Comme les facteurs de départ continuaient à être multiples (appauvrissement des terres, manque d'eau, existence de conflits politiques à l'intérieur de la communauté) et que croissait la demande de main-d'œuvre pour les entreprises maraîchères, les recruteurs ont proliféré, élargissant leur périmètre d'intervention aux villages et hameaux proches.

Vers la fin des années quatre-vingt et jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, les mouvements migratoires vers le nord-ouest ont pris une telle ampleur que seize recruteurs opéraient à Coatecas et dans ses environs. Chacun d'eux embauchait entre 1 000 et 5 000 personnes dans la région de Coatecas-Ejutla pour les faire participer aux récoltes des

10. Les *huaraches* sont des sandales en cuir, fabriquées artisanalement. Ce type de sandales et le caleçon en coton constituent l'habillement typique des hommes indiens.

produits maraîchers. Elles partaient au mois de novembre après la fête des Morts¹¹ et retournaient en avril avant le commencement des pluies.

Pour la génération de Pedro, ce fut un changement radical dans ses modes de vie car elle s'est installée dans la mobilité, dans un franchissement constant de frontières géographiques, sociales et culturelles, passant de Coatecas à Sinaloa et de là à Sonora ou en Basse-Californie. Ils partaient, femmes et hommes avec leurs enfants, sans autres ressources que leurs bras.

À cause de leur pauvreté et de leur appartenance ethnique, ils se trouvaient dans une situation d'extrême vulnérabilité. Ils avaient beau être dans leur propre pays, ils ont commencé à ressentir le mépris et le racisme des *norteños*. Ils étaient devenus des «*oaxacos*», des «*sureños*», des «*indios*». Ils parlaient mal l'espagnol et la plupart d'entre eux n'avait pas eu la possibilité d'aller à l'école. Malgré tout, ils ont continué, poussés par la nécessité, à faire ce va-et-vient entre leur lieu de résidence et les entreprises maraîchères sans perdre les références culturelles et sociales de leurs origines.

Comme localement il n'y avait aucune offre alternative, de nombreuses familles commencèrent à s'installer dans le nord-ouest, d'abord dans des campements liés à l'entreprise elle-même, lieux dont ils soulignaient la saleté, le manque d'eau potable et d'équipement sanitaire. Ils étaient obligés de travailler pour l'agriculteur qui les avait fait recruter en échange de très bas salaires. Certains ont vécu jusqu'à vingt ans dans de telles conditions, travaillant pour un seul patron et sans bénéficier d'une quelconque sécurité de l'emploi, ni de prestations sociales. Leur vie n'était que précarité.

Peu à peu, quelques familles de Coatecas ont constitué des colonies implantées à la périphérie des zones agricoles, dans le Sinaloa, Sonora et Basse-Californie. Qu'ils aient des terres ou non dans leur village d'origine, beaucoup ont préféré s'installer; certes ils y vivaient mal mais ils avaient du travail sûr en dépit de conditions précaires. Certains même ont réussi leur implantation, en ouvrant des boutiques, achetant des camions pour transporter les travailleurs ou construisant des suites de chambres pour les loger.

11. Pendant ces jours de la fête de la Toussaint, 1^{er} et 2 novembre, chaque famille célèbre ses morts.

Ces lieux devinrent des espaces caractérisés par une « forte densité de relations » car ils attiraient des migrants originaires de divers États du Mexique, et là se mélangeaient des Indiens de différentes ethnies et des métis, des hommes et des femmes, une population rurale et urbaine, favorisant ainsi l'élargissement de tous les réseaux sociaux, familiaux, communautaires, ethniques, religieux, politiques. De tels réseaux amplifiés purent alors servir d'appui à ceux qui voulaient partir vers d'autres lieux, à l'intérieur du pays ou à l'extérieur.

C'est ainsi que vers le milieu des années quatre-vingt-dix, les mouvements migratoires s'étaient fortement étendus en diversifiant leur orientation dans le nord-ouest du Mexique et c'étaient des familles entières qui en faisaient partie. En outre, il ne s'agissait plus d'une migration de courte durée, ajustée aux cycles de la production paysanne traditionnelle des zones de départ. En peu de temps, la majorité des familles de Coatecas avait au moins un membre entré dans un processus migratoire ou déjà installé sur son lieu de travail. Les habitants du village avaient maintenant une grande expérience de la mobilité et spécialement de la condition de journalier agricole.

Plus tard, les entreprises maraîchères ont introduit une série de changements qui ont modifié profondément leur demande de main-d'œuvre; elles ont fait baisser les salaires et intensifier le temps de travail. En outre, elles ont détaché la production du rythme des saisons et élargi les bases géographiques de leur production, ce qui a étendu sur un plus large territoire la demande de main-d'œuvre et donc conduit les familles à se diviser. Par ailleurs, l'expérience acquise du processus migratoire et la connaissance accumulée des espaces frontaliers, surtout par ceux qui allaient dans le Sonora et la Basse-Californie, ont favorisé les contacts avec ceux qui faisaient passer la frontière. Ainsi vers la fin des années 90, s'ouvre une nouvelle destination, surtout aux jeunes : les États-Unis.

La génération de Pedro, de ses frères et de ses cousins, a gardé un lien fort avec le village. Certains, parce qu'ils y ont toujours leurs parents ou parce qu'ils possèdent de la terre et une maison. Malgré leur installation sur les lieux de travail où les familles ont construit une demeure et investi dans des affaires, un nombre important d'entre elles restent constamment mobiles, allant au village, aux États-Unis ou rejoignant un autre lieu de travail. Ils ont tous appris à bouger dans un environnement hostile aux Indiens et même à se doter d'un capital de

connaissances qui leur a permis de négocier l'achat d'un lopin de terre, de faire arriver l'eau, l'électricité, un système de drainage et autres équipements dans les colonies où éventuellement ils vivent. Dans ce processus d'implantation, les hommes se sont montrés plus dynamiques que les femmes. Celles-ci, si elles travaillent aussi comme saisonnières agricoles, circulent moins que les hommes.

À travers cette mobilité, les membres des nouvelles générations ont intégré d'autres formes de socialisation. Parmi les enfants et les neveux de Pedro, 60% ont fait plusieurs voyages dans la région nord-ouest et 36% aux États-Unis. Certains d'entre eux sont même nés sur les lieux de travail. Pour cette génération, être mobile est un style de vie. Ils ont appris à bien parler l'espagnol, contrairement à leurs parents, tout en comprenant encore, pour beaucoup d'entre eux, le zapotèque. La plupart ont eu une scolarité difficile à cause des allées et venues. Cependant, c'est sur la base de ce «savoir circuler» que leur capital social s'est structuré¹².

La généalogie montre, et c'est un point important, que 64,9% des hommes et 85,6% des femmes ont migré pour travailler comme salariés agricoles que ce soit dans le nord-ouest ou aux États-Unis. C'était donc et c'est toujours leur activité principale. Un grand nombre de familles, appartenant à la génération des enfants et petits-enfants de Pedro, se trouvent à Madera, Californie, et leurs membres travaillent comme salariés agricoles, recruteurs, transporteurs ou passeurs. Femmes et hommes travaillent. Vivant à Madera, ils se déplacent pour travailler dans l'Oregon, Sacramento ou Washington et participent à différentes récoltes (raisin, myrtilles, pignons, amandes et autres fruits).

Pourtant, dans la génération des enfants et surtout des petits-enfants, on voit augmenter le nombre de ceux qui ne travaillent pas et qui font des études tandis qu'un nombre plus important de femmes se consacrent à leur foyer. L'envoi régulier de sommes d'argent joue un grand rôle. Les plus jeunes, ceux qui étaient encore des enfants quand ils sont arrivés aux États-Unis, et cela après avoir parcouru avec leurs parents divers endroits du nord-ouest et participé malgré leur jeune âge aux travaux agricoles, ont dû entrer dans le système scolaire américain, apprendre l'anglais et de nouveaux codes sociaux. D'autres sont nés aux États-Unis et ont pris la nationalité américaine.

Madera est devenue un point de rencontre important des jeunes générations. Installées, pour un temps que leur situation de sans-papiers rend incertain, elles vivent au contact avec d'autres Indiens et métis d'origine mexicaine, mais aussi avec des Latinos, des Asiatiques, des Afroaméricains et des Nord-Américains. Ce sont surtout les jeunes scolarisés (niveau secondaire, collège et université) qui établissent des liens en tant qu'émigrés, comme jeunes, étudiants ou parfois comme Indiens.

Comme on le voit, la migration a eu un impact important sur Coatecas. Notre enquête généalogique révèle que 84% des habitants ont eu une expérience migratoire et que si 9,4% ne l'ont pas vécue, c'est qu'ils sont eux-mêmes nés ailleurs. Seuls 6,6% ne sont jamais sortis du village; ils correspondent à la génération des grands-parents et des parents d'*ego*. Mais si nous analysons les données par genre, nous observons que 42,7% des hommes ont migré en direction du nord-ouest et 44,8% vers les États-Unis et qu'en ce qui concerne les femmes, 57,7% d'entre elles ont migré dans la région du nord-ouest et seulement 27,5% aux États-Unis. Certes, la migration vers les États-Unis est allée en s'amplifiant depuis la génération d'*ego*, mais en général les femmes se déplacent plus à l'intérieur du nord-ouest où elles s'installent et ce sont les hommes qui s'aventurent davantage à passer la frontière.

Nous avons rencontré des unités familiales avec une femme à leur tête. Établies dans un endroit du nord-ouest, seules ou avec enfants, ces femmes espèrent que leur mari ou les plus âgés de leurs enfants réussiront à traverser la frontière et qu'ils pourront leur envoyer de l'argent. Elles «gèrent l'absence» de ces membres de leur famille parfois en faisant du commerce informel ou en travaillant comme salariées agricoles. Les ressources monétaires envoyées des États-Unis sont diversement employées en fonction du projet migratoire de la famille : financer le passage de la frontière des autres membres, construire une maison ou ouvrir un commerce là où la famille s'est installée dans le nord-ouest ou encore l'achat de terres ou une résidence pour les migrants dans le village d'origine.

Coatecas a cessé d'être le centre de la vie économique et sociale de ses habitants, car son étendue intègre maintenant les différents espaces traversés par ses membres à la recherche d'alternatives répondant aux

12. Alain TARRIUS, *op. cit.*

besoins de la survie familiale. Comme le montrent les analyses de Quesnel et Del Rey¹³, les familles de Coatecas ont vu se multiplier le nombre des territoires par lesquels elles circulent. Ceux-ci dessinent une sorte d'économie « d'archipel » qui agglomère de petits noyaux de population qui finissent par constituer un territoire où ils assurent leur reproduction sociale et culturelle.

Mobilité et syncrétismes

J'ai cherché dans cette communication à montrer ce qu'a signifié pour ces migrants zapotèques de l'État d'Oaxaca leur entrée dans les circuits migratoires vers les zones de travail agricole de la région nord-ouest du Mexique ou du sud-est des États-Unis.

Comme nous l'avons vu, la circulation de ces personnes ne se limite pas à établir une relation entre le lieu d'origine et le lieu de destination, elle établit aussi une connexion entre les divers espaces qui entrent dans le vécu de ces travailleurs. Le processus de mobilité suppose l'articulation de la migration et de l'implantation sur place, du « savoir circuler » et du « savoir rester »¹⁴ ainsi que l'apprentissage de la gestion des « absences » et des séparations¹⁵.

La migration de ces saisonniers agricoles ne constitue pas nécessairement un événement définitif qui entraîne la rupture d'avec le lieu de départ ou l'inscription dans le lieu d'arrivée. La circulation entre les divers lieux tend à produire des situations migratoires complexes et à mettre en relation des espaces hétérogènes qui relèvent de différentes échelles (locale, régionale, nationale, internationale) et que l'on peut difficilement hiérarchiser. Les individus ou les groupes qui circulent adoptent des formes d'appropriation et d'identification à ces espaces fort diverses¹⁶.

13. André QUESNEL et Alberto DEL REY, « La construction d'une économie familiale d'archipel. Mobilité et recomposition des relations inter-générationnelles », *XXIV^e Congrès Général de la Population*, Salvador de Bahia, Brésil, 18-25 octobre 2001.

14. TARRIUS, *op. cit.*

15. André QUESNEL et Alberto DEL REY, « Movilidad, Ausencia y relaciones intergeneracionales en Veracruz, México », ponencia presentada en *Coloquio Internacional Movilidad y construcción de territorios de la multiculturalidad*, Saltillo, 31 mars-3 avril 2003.

16. Geneviève CORTÈS et Laurent FARET, « La circulation migratoire dans 'l'ordre des mobilités' », dans Geneviève CORTÈS et Laurent FARET (éd.), *Les circulations transnationales. Livre des turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 7-19.

À travers leur mobilité, ces travailleurs établissent des liens entre des espaces économiques et productifs différents comme je l'ai dit plus haut, mais ce sont aussi des espaces en concurrence pour l'accaparement des ressources productives et surtout de la force de travail. Parallèlement, cette mobilité les met en contact avec des groupes ou individus autres : Indiens et métis, jeunes et adultes, ruraux et urbains, femmes et hommes.

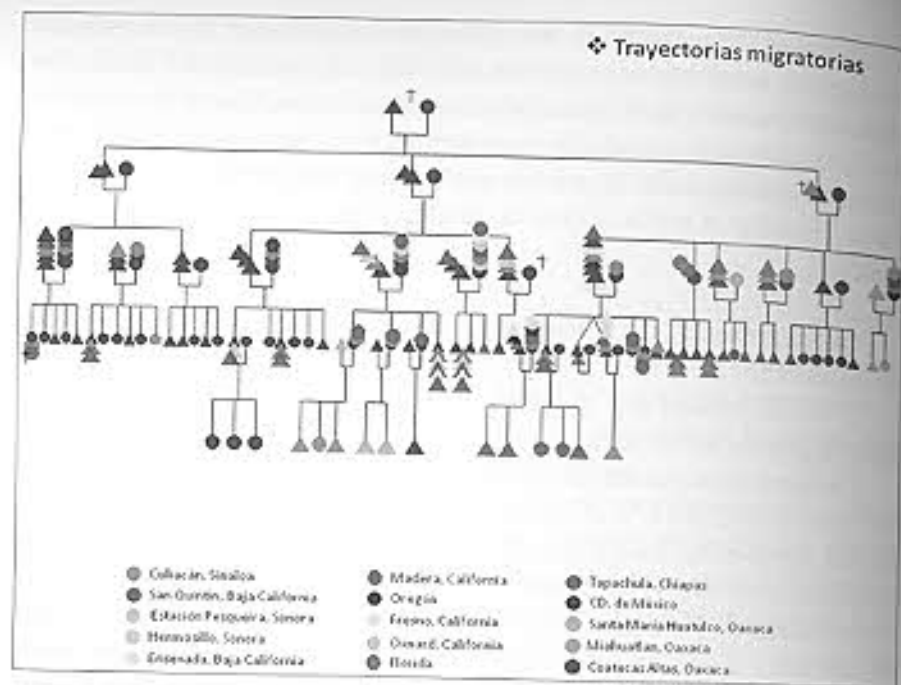
Que représente, sur le plan social et culturel, le fait migratoire pour les saisonniers ?

D'abord, le sens que prend l'acte de se déplacer n'est pas le même selon la génération et selon le type de migration.

La façon dont ont été traversés et vécus les lieux de travail a produit différents processus d'appropriation des territoires de circulation. Pour les uns, ceux-ci ne furent que des lieux de travail car ils vivaient leur appartenance à leur village natal (parents et grands-parents d'*ego*). Pour la génération de Pedro, ces espaces à travers lesquels elle circulait, ont été des lieux d'apprentissage multiples, qui ont permis l'établissement de contacts et l'articulation de réseaux sociaux. C'est ainsi qu'ils furent les premiers à se sentir « Indiens » ou « Oaxacos » après avoir traversé la frontière qui séparait leur village zapotèque des régions métissées du Mexique. Leur arrivée aux États-Unis fut un choc encore plus grand lorsqu'ils ont dû se confronter à leurs codes culturels, leurs manières de vivre, de parler ou de communiquer. Certes, ce pays les attirait parce qu'il représentait la modernité mais il les excluait, les plaçait dans une situation d'altérité, mettant leur vie et celle de leurs enfants dans une constante position de « frontaliers »¹⁷.

En ce qui concerne la génération des petits-enfants, le changement est très important parce que la distance de leur vie par rapport au village d'origine de la famille est grande. Ils s'identifient plus avec les formes de vie et de consommation qu'ils trouvent dans le nord-ouest du Mexique et aux États-Unis. Certains n'ont jamais été à Coatecas et la plupart d'entre eux ne parlent pas le Zapotèque mais ils gardent la conscience de leur origine ethnique.

17. Lynn STEPHEN, *Transborder lives. Indigenous oaxacans in Mexico, California and Oregon*, Durham and London, Duke University Press, 2007.



Le concept de syncrétisme est-il utile pour analyser ces appartenances culturelles ? S'agit-il réellement de métissage, de fusion, de conciliation ?

Tarrus a souligné les capacités de ces collectivités qui circulent de façon permanente pour traverser des frontières et s'intégrer sur le plan social et culturel dans les différents lieux aux « capacités métisses circonstancielles ». « Ceux qui traversent des territoires peuvent, dit-il, les affranchir sans créer de lien de dépendance ou de connivence trop exclusif vis-à-vis de telle ou telle nation au bénéfice d'une disposition transversale, moins favorable à un investissement social et culturel qu'à une capacité de multiprésences¹⁸. »

Pour sa part, Maluff souligne que ces appartenances multiples se vivent comme si elles en formaient une seule. Lorsque l'une d'elles subit une attaque, et que la personne concernée ressent la nécessité de la défendre, elle peut parfois se sentir dans l'obligation de la dissimuler, de

la laisser cachée au fond d'elle-même, à l'ombre, attendant le moment de la « revanche ». Qu'elle la cache, qu'elle l'assume ou la proclame avec discrétion, c'est à cette appartenance qu'elle s'identifie¹⁹.

C'est sous cet angle qu'il me semble pertinent d'analyser la façon dont ces saisonniers agricoles construisent leurs appartenances et qu'ils créent des relations avec les divers espaces sociaux et culturels à travers lesquels ils circulent.

Traduction assurée par Hélène LE DOARÉ.

18. Alain TARRUS, « Intérêt et faisabilité de l'approche de territoires des circulations transnationales », dans Geneviève CORTÈS et Laurent FARET (éd.), *Les circulations transnationales...*, op. cit., p. 43.

19. Amin MALUFF, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1998.